

## HISTOIRE

### L'HISTOIRE D'ÉMIGRANTS OUBLIÉS : DES PAYSANS FLAMANDS EN WALLONIE

Selon une étude récente réalisée par la *Katholieke Universiteit Leuven*, la Flandre est la troisième des régions les plus créatives d'Europe et des États-Unis. La Flandre, on le sait, connaît une réussite économique assez remarquable et la plupart de ses habitants mènent une vie prospère. Mais certains Flamands oublient parfois que leur région est passée d'une grande pauvreté à une grande richesse en moins de cinquante ans. Jusqu'aux années 1950, certains Flamands furent contraints d'émigrer pour trouver du travail et s'assurer un niveau de vie un peu plus décent. Ils gagnèrent notamment le nord de la France ou la Wallonie pour y travailler comme ouvriers dans l'industrie lourde ou comme saisonniers dans l'agriculture.

Or il existe un troisième groupe d'émigrants qui quittèrent la Flandre et qu'on oublie souvent. C'est ce groupe précisément qui se trouve au centre de l'ouvrage *Boerenpsalm* (Psaume paysan) de Guido Fonteyn, le spécialiste flamand de la Wallonie. Ce livre se présente comme un reportage sur les paysans flamands qui quittèrent leur région pour exploiter ou acheter une ferme en Wallonie. Ce n'est pas tant le dénuement ou la faim qui les y poussaient, comme les travailleurs qui les avaient précédés: ils s'expatrièrent surtout parce qu'ils manquaient d'espace. Les chiffres de 1959 illustrent cette situation. Cette année-là, l'arrondissement de Nivelles compte 48 exploitations agricoles possédant plus de 100 ha de terres. La province de Flandre-Occidentale n'en compte que quatre et la Flandre-Orientale n'en compte qu'une. Lorsqu'ils prenaient possession de leur nouvelle ferme, les paysans flamands s'installaient avec leur famille entière et ils emmenaient souvent avec eux un petit cheptel. Leur connaissance du français étant limitée, il arrivait même qu'ils ne connaissent pas grand-chose à la gestion d'une grande exploitation agricole. Certains n'avaient jamais fait travailler un cheval, habitués qu'ils étaient à retourner leur lopin à la sueur de leur front.

Pourquoi les paysans wallons abandonnaient-ils leurs fermes? Guido Fonteyn avance plusieurs explications. D'abord, l'industrie wallonne florissante offrait des emplois à une main-d'œuvre jeune. Les fils de paysans wallons préféraient se faire embaucher dans les usines, ou encore ils entreprenaient des études et s'élevaient dans l'échelle sociale. A la fin de la seconde guerre mondiale, les prisonniers de guerre flamands furent renvoyés chez eux au lendemain de la capitulation et les Wallons restèrent bien plus longtemps prisonniers de sorte que de nombreuses fermes manquèrent de main-d'œuvre. Au lendemain de la guerre, les paysans wallons souffrirent aussi davantage de l'«opération Gutt», vaste opération d'assainissement monétaire entreprise par le ministre des Finances de l'époque. Les paysans, qui n'avaient guère confiance dans les banquiers et serraient leur argent dans un bas ou sous leur matelas, furent très touchés par cette mesure car l'argent noir perdit toute valeur du jour au lendemain. Cette dévaluation, écrit Fonteyn, affecta beaucoup moins les paysans flamands, qui possédaient peu d'espèces. En général, on savait aussi en Wallonie que le *Boerenbond* s'attachait les paysans flamands en leur accordant des emprunts intéressants. Ce que le *Boerenbond* nie par ailleurs. Il y avait aussi une raison démographique évidente: en Flandre, la population augmentait rapidement tandis que la Wallonie stagnait.

Les premières années, la plupart des paysans flamands éprouvèrent des difficultés. Comme ils n'avaient du français qu'une connaissance sommaire, ils limitaient leurs contacts avec les voisins. Du reste, au début, ils avaient d'autres chats à fouetter: il s'agissait de travailler. Ils tentèrent d'œuvrer seuls, autant que possible, mettant fréquemment à contribution les membres de leur famille nombreuse. Ils limitaient leur consommation et produisaient souvent ce dont ils avaient besoin. Ils restaient cependant en contact avec leurs semblables et constituaient parfois des associations flamandes. Quelquefois, ces organisations exaspéraient la population wallonne. Certains Wallons ne pouvaient oublier qu'au cours de la guerre, des partis d'extrême droite de Flandre, comme le VNV, avaient nourri des idées colonialistes à l'égard de la Wallonie.



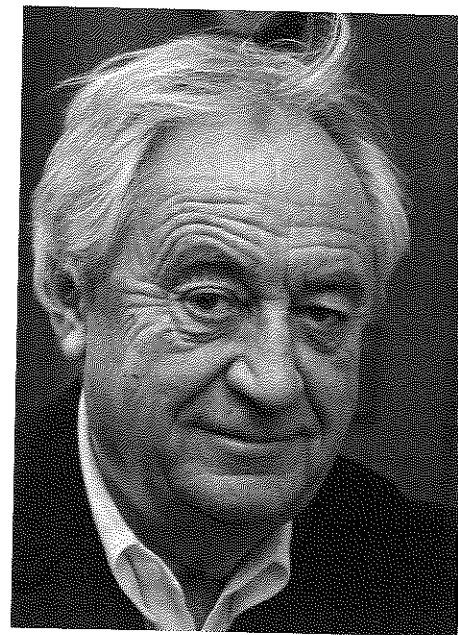
Photo O.N.D.A.H.

Il n'était pas rare que les paysans flamands se retrouvent au sein d'associations catholiques car la première génération resta fidèle à sa langue mais aussi à sa foi. A un certain moment, le *Dauidsfonds* eut quelques sections très actives en Wallonie. De toutes ces associations flamandes subsistent aujourd'hui la *Broederschap van Onze-Lieve-Vrouw van Halle* (Confrérie de Notre-Dame de Hal) et le *Band* (Lien). Cette dernière fut à coup sûr la plus importante des associations flamandes en Wallonie. En 1976, on ouvrit même à Namur une «Maison de la culture néerlandaise» mais elle dut être fermée dès 1983. *Band* survit, non sans difficulté.

Guido Fonteyn consacre un chapitre de son ouvrage aux travailleurs saisonniers flamands, qui furent nombreux, eux aussi, à émigrer en Wallonie. Ils venaient en majorité des régions de Louvain, de Turnhout et de Malines. Le travail saisonnier comportait deux saisons: au printemps, on semait et on désherbait, et les moissons commençaient en septembre pour finir à la mi-novembre. Les saisonniers furent mis au travail par des offices de placement dans une grande partie de la Wallonie, où ils subissaient

fréquemment de mauvais traitements. D'ordinaire, les paysans étaient mieux traités. Rétrospectivement, nombre d'entre eux peuvent se dire qu'ils ont eu une vie pénible, sans doute, mais qu'elle a été réussie. La première génération resta fidèle à ses origines flamandes mais les enfants et petits-enfants, après avoir fait des études, se hissèrent dans la hiérarchie sociale et se francisèrent complètement. Les exemples de cette évolution ne manquent pas. Jean-Claude van Cauwenberghe, par exemple, l'ancien ministre-président wallon, est issu d'une famille pauvre d'émigrants flamands ancrée dans la région d'Audenarde depuis six générations.

A la fin des années 1950, l'émigration des paysans flamands vers la Wallonie s'arrêta. En s'orientant vers la culture maraîchère et l'élevage, l'agriculture flamande pallia son manque d'espace mais à partir de cette époque, la Flandre connut surtout un développement économique spectaculaire qui fournit du travail à chacun. Un certain mouvement migratoire de Flandre vers la Wallonie subsiste toutefois aujourd'hui. Il s'agit en majorité de jeunes familles qui partent à la recherche de terrains à bâtir à leur portée, que la



Cees Nootboom (° 1933), photo Kl. Koppe.

province de Hainaut, par exemple, peut encore leur offrir. Il y a aussi des entrepreneurs flamands que soutiennent les autorités wallonnes et qui créent de nouvelles sociétés, surtout dans la province de Luxembourg.

*Boerenpsalm* est le quatrième ouvrage que Guido Fonteyn consacre à la Wallonie. De témoignages en anecdotes, il réussit à faire revivre l'histoire de ce groupe de Flamands dont on ne trouve plus guère de traces aujourd'hui. Bientôt, les seuls témoins de leur existence seront les annuaires téléphoniques locaux, où leurs patronymes flamands abondent.

**DIRK VAN ASSCHE**  
(TR. CH. FRANKEN)

GUIDO FONTEYN, *Boerenpsalm. Vlaamse boeren in Wallonië* (Psaume paysan. Des paysans flamands en Wallonie), Manteau, Anvers, 2006, 160 p. (ISBN 90 8542 068 7).

Voir aussi *Septentrion*, XXXIV, n°2, 2005, pp.55-59.

## LITTÉRATURE

### «LES ANGES NE VONT PAS AVEC LES HOMMES» : LE PARADIS PERDU SELON CEES NOOTEBOOM

Avec la traduction de *Paradijs verloren* (2004) - magistrale d'élégance et de précision comme on pouvait l'attendre de la part de Philippe Noble -, l'œuvre romanesque complète de Cees Nootboom (° 1933) est désormais disponible en français et largement diffusée, principalement par les Éditions Actes Sud. C'est là un fait exceptionnel pour un écrivain néerlandais, car même les icônes de la littérature néerlandaise contemporaine, Harry Mulisch et Hella S. Haasse, ne bénéficient pas encore d'un tel privilège. Peut-on en déduire que les romans et les récits de Nootboom surpassent ceux de ses contemporains ou sont-ils tout simplement plus prisés à l'étranger que dans le pays d'origine de leur auteur? Certains critiques influents, comme l'Allemand Marcel Reich Ranicki, saluèrent en Nootboom l'un des plus grands écrivains